

Calcul différentiel de la contre-révolution

Hubert Aquin

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H. (1965). Calcul différentiel de la contre-révolution. *Liberté*, 7(3), 272-275.

Calcul différentiel de la contre-révolution

Premier théorème: la contre-révolution, par définition, succède à une révolution ou à une tentative de révolution.

Second théorème: le carré de la contre-révolution est égal au carré de l'hypothénuse révolutionnaire. Cela entraîne une conséquence rationnelle que nous appellerons, comme tout le monde d'ailleurs, un corollaire.

Corollaire: La contre-révolution peut donc être réduite à une fonction (parmi bien d'autres) de la révolution. Cela revient à dire que toute contre-révolution (ou réaction) postule une donnée révolutionnaire préalable quel que soit son coefficient de réussite. Et c'est là qu'il faut nuancer. Non seulement il convient de noter le coefficient "N1" de réussite de chaque donnée révolutionnaire, mais encore il faut un coefficient "N2" de puissance invérifiable. Ce coefficient "N2" est une donnée nettement réfractaire à toute transposition mathématique et même à toute prévisio nfût-elle de type sociographique; mais c'est lui — ce coefficient sujet à toutes les interprétations subjectives qui, comme on le sait, ajoutent une connotation assez péjorative au calcul — ce coefficient "N2" qui nous permet de mesurer plus adéquatement la dimension exacte de la contre-révolution.

Au moyen de ces prolégomènes que nous avons formulées selon l'esthétique des théorèmes, nous pouvons toujours essayer d'évaluer au meilleur de nos connaissances (et en dépit de notre engluement subjectif qui, incontestablement, fauche l'attention du lecteur qui normalement devrait comprendre que l'intellection, à la limite, gagne beaucoup à dévoiler ses partis pris plutôt que de faire comme si elle n'en avait pas!) le phénomène de type contre-révolutionnaire ou réactionnaire qui semble se passer

dans le Québec actuel (mai-juin 65). Nous ne nous demanderons pas si le Québec traverse une crise de régression (dans la mesure où, nominalement, la révolution se définit comme un progrès!); nous postulons, au départ, qu'un phénomène de réaction se manifeste de plus en plus au Québec. Comment l'évaluer? Pouvons-nous circonscrire certains facteurs "différentiels" et, par cette computation, le calculer le plus justement possible? C'est ce que nous allons tenter de faire.

D'abord, pour être logique avec nos hypothèses de travail, cherchons la révolution et tentons de la formuler par une équation. Par égards pour la réalité, il semble plus convenable de parler de "donnée révolutionnaire" que de révolution qui, en sa plénitude sémantique, ne concerne que les révolutions dont le coefficient de réussite est absolu, mathématiquement parlant. La "donnée révolutionnaire", génératrice de la réaction que nous étudions, est affligée — si l'on peut dire — d'un coefficient de réussite voisin de zéro, donc, en un sens, d'un coefficient d'échec optimum que nous devons considérer comme un coefficient de négativité ou de passivité: bref, ce coefficient d'échec qui jusqu'à ce jour caractérise la donnée révolutionnaire du Québec, annulerait cette même donnée si d'autres qualifications ne le contredisaient. Autant le coefficient d'échec agit comme inhibiteur, autant le coefficient "N2" (de virtualité menaçante) est mesurable selon la durée d'impact et l'intensité d'inférence: sans quoi, d'ailleurs, il serait impossible à quiconque de comprendre, voire même d'endosser, un schéma de contre-révolution. Commençons par l'intensité d'action du coefficient "N2": elle a été décroissante presque régulièrement depuis son point alpha (qui, en fait, peut être daté du mois de mars 1963, à l'époque où le FLQ fonctionnait à plein et dans un mystère propice). L'intensité, même décroissante depuis deux ans, semble conserver les vertus motrices qui la définissent, même si celles-ci revêtent un caractère de virtualité: on pourrait dire, analogiquement, que l'intensité d'impact, a subi, tout au plus, un glissement sémantique (d'ordre métonymique) qui a minimisé son évidence actuelle plus encore que sa virtualité, supposée plus imprévisible, donc, en quelques sorte, plus menaçante. La durée de son impact n'en a nullement souffert: car le "démantèlement du FLQ" a accru l'inquiétude d'un bon nombre de contre-révolutionnaires qui identifient toute résurgence de terrorisme à leur propre surprise et concluent, du calme "apparent" qui régit la vie du pays, à

une possibilité accrue de conjuration plus secrète, peut-être même plus déterminée, que celles de l'apparition fulgurante de la violence dans leur vie paisible. Cette angoisse qui s'est substituée à la terreur vérifiable (par des événements) constitue un facteur très actif et un auxiliaire, d'autant plus grand qu'il s'avance masqué, d'une résurgence d'actes révolutionnaires.

Le coefficient "N2" se rapproche de l'infini qui, chacun le sait, inspire autant de terreur que de fascination. Il est facile aussi à calculer, étant inversement proportionnel au "coefficient de réussite". Cela revient à dire qu'une révolution qui instaure un fait accompli (sa réussite) a un effet déprimeur sur le facteur anxigène "N2".

Comme on le voit et d'après mes calculs, la révolution équivalait à un phantasme de révolution (en cas de non-réussite) et se prête bien peu aux opérations de petite comptabilité: c'est, à proprement parler, un phénomène incalculable et pourtant qui est l'objet des plus bas calculs! Cette propriété d'incommensurabilité nous induit en un nouveau chapitre (encore inconnu) des mathématiques. Une phénomène incalculable peut faire l'objet d'une description précise en tant que phénomène incalculable: ce qui confère à la révolution sa qualité imperceptible peut donc faire l'objet d'une description phénoménologique du "continuum" de toute donnée révolutionnaire. La discontinuité apparente recouvre un phénomène continu.

Le continu est une notion hautement englobante, à tel point d'ailleurs que le discontinu n'y échappe pas! Le discontinu peut être considéré, somme toute, comme une carence du continu ou même comme une fluctuation de la continuité indicielle. Le continuum einsteinien, comme on le sait, valorise le visqueux et le gluant: on se croirait vraiment, quand on calcule le réel en termes de continuité, dans le flot limoneux et sale de l'intuition bergsonienne. Comment surnager? Comment se déprendre de ce flot ininterrompu de l'intuition séminale? La genèse chardinienne (qui n'en finit plus) a quelque chose de poisseux: on souhaiterait, pour plus de clarté, pouvoir actionner le levier de contre-genèse et rompre la liquidité collante et polluée de ce fleuve continu-continu; on souhaiterait le faire changer de lit, le couper dans son cours par une muraille de ciment, lui infliger quelques chutes, voire même le dessécher. Le continu historique irréver-

sible doit être réversible, sans quoi je plains franchement ceux qui sont hors-continuum, désaxés (historiquement parlant), en proie à l'oscillation bouleversante du discontinu.

En fait, il n'existe pas de continu unilatéral ou linéaire, pas plus qu'il n'existe de progrès absolu. (Rappelons-nous que la genèse a été suivie d'assez près par le déluge, contre-genèse singulièrement violente. Archétype, de tout phénomène discontinu, le déluge figure, ni plus ni moins, l'antithèse de Hegel.)

N'allons pas croire que l'Histoire est une grande pièce symphonique qui se développe avec thèmes, sous-thèmes, rappels et polyphonie de continu. L'histoire, qui englobe Hegel et Bergson dans la même glaise obscurante, ressemble beaucoup plus à un combat armé, combat interminable puisque, dans la brume épaisse, surgit à intervalles irréguliers un bataillon nouveau qui charge, sabres au clair, contre le flanc mou et blême du continu. Je crois (enfin!...) que je brûle: oui, je suis sur le point de comprendre la structure secrète du déroulement de l'Histoire. Je vois clair en mon coeur: le calcul différentiel m'inonde d'une joie brutale et surtout, bien sûr, d'un jet de lucidité. Voici, cher lecteur, cette récompense qui est aussi la vôtre (oui, je vais vous livrer mon secret): le discontinu est continu, ce qui revient à dire, vous l'avez peut-être deviné, que s'il y a continuum celui-ci ne peut se produire que sous les espèces sonnantes du discontinu.

Je suis pris soudain d'un hoquet incalculable, qui me donne une petite idée de l'empire du discontinu sur le continu. Ce hoquet final me laisse pantelant d'intelligence: le discontinu est continu, donc la révolution est permanente et la contre-révolution, cette tranquille, est une virgule. Point final.

Hubert AQUIN